

Larry en se levant et repoussant sa chaise avec violence.

Mais la bonne femme s'était animée de plus en plus en parlant.

— Voilà bien les enfans, reprit-elle avec colère : élevez un fils à la sueur de votre corps, consacrez-lui toute votre vie, et il vous sacrifiera à la première coquette qui se trouvera sur son chemin.

— Mais, ma mère, revenez à vous. Au nom du ciel ! qui parle de vous sacrifier ? qui parle de vous quitter ? Ne pouvez-vous donc vivre heureuse entre votre fils et une fille d'adoption ?

— Non, j'aime mieux vivre seule et libre. Je ne suis pas encore tombée en enfance,

voyez-vous, et je ne veux pas me mettre sous la tutelle d'une intrigante.

— Ma mère, ce que vous dites là est insensé.

— Soit ; mais vous choisirez entre cette fille et moi.

— C'est vous qui m'aurez forcé à ce choix, dit Antoine exaspéré ; vous serez responsable des suites.

— Ainsi vous vous marierez ?

— Je me marierai.

— Alors, emmenez votre femme, s'écria la veuve, emmenez-la sur-le-champ ; je ne veux pas coucher sous le même toit qu'elle.

Antoine recula stupéfait.

— Ma mère, dit-il, d'une voix tremblante, sûrement vous n'y pensez pas; vous chassez Louise?

— Je veux être maîtresse chez moi; qu'elle retourne d'où elle vient.

— Cela n'est pas possible.

— Cela sera pourtant, et je vais le lui déclarer à l'instant même.

En parlant ainsi, la veuve Larry s'avança vers l'arrière-boutique; Antoine lui saisit rudement le bras.

— Vous n'irez pas, dit-il, cela serait infame, vous n'irez pas; je vous le défends.

Elle allait répondre, mais elle n'en eut pas le temps; la porte s'ouvrit d'elle-même, et Louise parut, les cheveux tombans, les vêtemens en désordre et le visage couvert de larmes.

A son agitation, Antoine comprit sur-le-champ qu'elle avait tout entendu; il fit un pas vers elle, lui prit les mains avec une tendresse passionnée et la rapprocha de son cœur.

— Au nom de Dieu! ne pleurez pas, Louise, lui dit-il, prêt à pleurer lui-même.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, je veux m'en aller, répondit la jeune fille au milieu de ses sanglots.

Antoine se tourna vers sa mère.

— Serez-vous donc sans pitié? Vous voyez le mal que vous lui avez fait, n'aurez-vous pas un mot de bonté pour la rassurer?

Mais la vieille femme, loin d'être touchée, avait senti sa colère redoubler à la vue des témoignages d'affection que son fils donnait à Louise.

— Qu'elle s'en aille, reprit-elle; il faut qu'elle ou moi nous sortions d'ici.

— Ma mère, oh! je vous en supplie, par pitié, dites qu'elle reste.

— Non, non.

— Rien que quelques jours.

— Non, non, non.

— Jusqu'à demain seulement.

— Non, mille fois non!

— Je veux m'en aller, je veux m'en aller, répétait Louise suffoquée par les larmes.

Et elle cherchait la porte à tâtons.

Antoine prit son front à deux mains en poussant des exclamations sans suite.

— Ma mère, ma mère, ne me poussez pas à bout, ne renvoyez pas cette jeune fille, ne la jetez pas dans la rue au milieu de la nuit! Ma mère, dites-lui qu'elle reste, dites-lui qu'elle reste. Un mot..., un seul mot... Vous ne voulez pas! vous la chassez?... Eh bien! moi, je veux qu'elle demeure, et elle demeurera. Vous n'avez point écouté mes

prières; je ne prierai plus! Je veux qu'elle reste, et j'en ai le droit, entendez-vous! Dieu vous pardonne de m'avoir amené à cette extrémité. Vous n'êtes pas chez vous, ma mère.

— Je ne suis pas chez moi! dit la vieille femme stupéfaite.

— Non : la moitié de tout ce qui est ici appartenait à mon père et, par conséquent, m'appartient maintenant. Prenez votre portion et laissez-moi la mienne, entendez-vous : je demande mes comptes ce soir, à l'heure même; je veux ma part d'héritage pour abriter une nuit cette enfant en pleurs que vous repoussez cruellement. Voyons, il y a deux chambres ici, l'une est à moi; deux lits, l'un est à moi; deux foyers, l'un est à moi; et je donne le tout à cette jeune fille.

Et allant chercher Louise qu'il reconduit au milieu de la chambre :

— Venez, ne baissez pas les yeux, ne pleurez pas; maintenant vous êtes chez vous.

Antoine était si pâle de colère et si beau de volonté, que sa mère fut troublée; cependant sa rancune l'emporta sur son émotion.

— Ceci est trop fort, dit-elle : vous osez réclamer votre part d'héritage dans cette maison; mais, malheureux! qui vous y a nourri depuis vingt-cinq ans? Cette vieille femme, que vous voulez chasser de chez elle, n'a-t-elle pas usé ses membres pour vous, jeune et savant, qui n'étiez point capable de gagner de quoi vivre? Vous voulez votre part ici? Rendez-moi donc alors le pain que vous m'avez retiré de la bouche depuis que

vous êtes né. Ingrat ! quand ai-je refusé de m'imposer pour vous les plus dures privations ? Grâce à moi, que vous a-t-il manqué ?

— Du bonheur, ma mère, du bonheur. Ah ! oui, vous m'avez élevé et nourri, vous avez fait de moi un animal domestique, qui avait sa niche et sa pâture de chaque jour ; mais vous avez meurtri mon cœur de mille plaies, mais, à force de me faire payer vos bienfaits par des reproches et vos soins par des persécutions, vous m'avez rendu vos soins et vos bienfaits odieux ! Ma mère, cela fait peur à dire, j'ai souvent désiré être bâtard. Jamais vous n'avez su me comprendre, vous avez toujours froissé tous mes amours. Une fois, une seule fois dans ma vie, je vous ai fait une prière, dont dépendait mon avenir, et vous m'avez durement refusé. Tout à l'heure encore, quand j'ai réclamé de vous, à

maines jointes, un peu d'abri pour cette enfant qui n'a que moi et que j'aime, vous avez dit non, toujours non ! Quel bien m'avez-vous donc fait ? Que m'avez-vous donné ? la vie ! Ah ! maudit soit le jour où je suis né !

Larry était tout égaré ; il cacha un instant son visage dans ses deux mains en faisant entendre de sourds gémissements ; puis relevant tout à coup la tête :

— Mais je suis fou de dire tout cela ; à quoi bon ? Demain, ma mère, je vous délivrerai d'un spectacle qui vous blesse ; Louise et moi nous sortirons d'ici pour n'y plus rentrer.

— Soit, dit la vieille femme ; la maison de votre mère ne sera pas du moins déshonorée par la présence de votre maîtresse.

A ce mot cruel, deux cris partirent en

même temps, l'un de douleur poussé par Louise, l'autre de colère par Antoine; il courut à sa mère les dents serrées.

— Vous avez menti, ma mère; rétractez cette calomnie.

— Je ne rétracterai rien.

Larry sentit comme une bouffée de feu qui lui montait au cerveau; ses poings se fermèrent par un mouvement involontaire... Il se jeta en arrière, épouvanté.

— Allez-vous-en, ma mère, balbutia-t-il, au nom de Dieu! allez-vous-en!

— Je m'en vais; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit en partant : Larry, tu seras malheureux, car tu es un mauvais fils.

En prononçant ces mots, la vieille femme ouvrit brusquement la porte et entra dans l'arrière-boutique.

Antoine fut quelques instans immobile, les yeux fixes et hagards. Enfin il parut reprendre ses sens; il passa la main sur son front humide et regarda autour de lui pour chercher Louise; la jeune fille était évanouie.